

Les Lettres de mon Château

PAR MAZARIN

Depuis son arrivée à l'Élysée, Jacques Chirac a beaucoup écrit et reçu de nombreuses lettres. Tout le monde s'adresse à lui : ses amis, ses ennemis, ses proches comme ses adversaires. Un de ses fidèles, homme de l'ombre et de pouvoir comme l'était Mazarin, a compilé cette correspondance historique.

12.- Lettre de Valéry Giscard d'Estaing à Jacques Chirac

Monsieur le Président de la République et cher ami,

Je souhaite vous adresser mes sincères félicitations pour votre élection à la présidence de la République. Ce fut un combat long, difficile, ardu. J'ai admiré la façon dont vous avez su surmonter toutes les épreuves et toutes les embûches. Vous l'avez fait à votre manière, c'est-à-dire avec une force brutale qui m'a toujours fait défaut. Avec une ténacité qui vous est familière et qui vous a permis de compenser le manque de brio dont vous êtes le premier à reconnaître que c'est votre faiblesse. Avec une certitude personnelle qui a impressionné vos amis comme vos adversaires. Certes, je reconnais bien volontiers que j'ai tardé à vous écrire. Mais que voulez-vous, la période ne fut pas des plus heureuses pour moi. J'ai d'abord dû faire mon deuil de ma propre candidature. Je ne vous cache pas que cela me fut particulièrement douloureux. J'étais persuadé que mon projet était le meilleur pour la France, que mes idées étaient les plus adaptées à la situation du pays, que mes propositions étaient les plus modernes. Je vous avoue que ce n'est pas la campagne qui m'a fait changer d'avis. Je n'ai pas été impressionné, c'est le moins que l'on puisse dire, par la qualité des arguments qui ont été échangés. Cette campagne fut l'une des plus mornes à laquelle il m'a été donné d'assister. Aucun des grands sujets du moment n'a été traité convenablement. Rien d'intelligible ne fut dit sur les réformes des institutions européennes. Pas davantage sur nos relations avec l'Allemagne. Quant aux propositions qui ont été faites pour lutter contre le chômage, je préfère m'abstenir de les commenter afin d'éviter de porter un jugement qui serait trop cruel.

On ne peut tout de même pas me reprocher d'avoir mes propres convictions et d'être certain qu'elles auraient été d'une très grande utilité pour la France. J'ajoute que compte tenu de mon expérience qui est grande on m'a suffisamment fait grief de mon âge pour que je puisse au moins revendiquer mon aptitude à gouverner. D'ailleurs, qui pourrait bien la contester ? Je suis le plus connu de tous les dirigeants politiques français sur la scène internationale. Si je n'ai pas votre force de conviction, vous admettez à l'unisson de tous les observateurs que vous n'avez ni mon imagination ni les facilités intellectuelles dont le Seigneur a bien voulu me doter. Je n'y peux rien. C'est ainsi. Il y a de telles évidences qu'il serait vain de vouloir les contester. Je vous le dis avec quelque amertume. En effet, à quoi me servirait ces qualités si avec une rare obstination le peuple français, après me les avoir reconnues, m'interdisait de les exercer peu ou bien ? A quoi me sert d'être le plus intelligent si on ne veut pas de moi ?

Vous avez gagné contre Balladur et Jospin. Vous admettez avec moi qu'à vaincre sans péril on finit par triompher sans gloire. Balladur et Jospin sont deux médiocres qui suintent l'ennui et la suffisance. Pour Balladur c'est bien fait. Il a voulu me dérober ce que j'avais mis tant de temps à organiser : l'UDF. Il a voulu le faire avec une rare grossièreté, sans même solliciter mon aval. Il a même eu le culot de faire comme si mon soutien lui importait peu. Eh bien, il a été puni ! Certes, il l'a été par vous, mais malgré tout, cela m'a provoqué une joie intense. Le sort que vous avez réservé à Léotard et à Méhaignerie m'a comblé d'aise. Ce sont des petits esprits et de bien petites gens. Vous avez eu la faiblesse de reprendre Bayrou, et vous avez eu grand tort. Je le connais mieux que vous, c'est un traître professionnel. Il est pire que Sarkozy. Il nous a tous trahis sans aucune exception. Lecanuet, Barre, Simone Veil, Balladur, moi et demain ce sera votre tour. Il n'a aucune des qualités qui font les hommes d'Etat. J'ajoute que, de surcroît, il est devenu fou. Il pense pouvoir être le prochain président de la République. On ne dira jamais assez combien la suffisance peut faire des ravages dans le monde politique français.

Quant à Jospin, je me suis senti personnellement humilié pour moi et pour la France qu'un homme

qui dispose de si peu de génie personnel puisse penser postuler à la charge suprême. Parmi les réformes que vous devriez mettre en œuvre sans tarder, il me semble que celle qui consisterait à exiger un coefficient intellectuel minimum pour avoir le droit d'être candidat se pose avec le plus d'urgence. Bien sûr, pour que vous n'avez pas de problème, il faudrait éviter toute rétroactivité à l'application de cette nouvelle loi et pour que, malgré tout, quelqu'un puisse vous succéder, on ne mettrait pas la barre à un niveau trop élevé. Tout de même cela empêcherait la réédition de débats d'un niveau aussi médiocre que celui qui vous a opposé à Jospin et à Balladur. Je doute de ne jamais comprendre mes compatriotes. D'abord ils refusent de créer les conditions politiques pour que je sois candidat. Ce qui est déjà difficilement compréhensible, puisque, après tout, j'ai déjà été président de la République. Mais il y a eu pire. Figurez-vous que les Auvergnats ont eu l'idée saugrenue de me faire battre par un inconnu, Roger Quilliot, qui est maire de Clermont-Ferrand depuis trente ou quarante ans. Et qui de surcroît est beaucoup plus

comme seule satisfaction que celle de vous voir faire le bon choix s'agissant des hommes de l'UDF qui vous entourent. Je vous recommande tout particulièrement Hervé de Charette. Un être noble, au sens propre comme au figuré. Figurez-vous que sa famille remonte au XVII^e siècle, sans interruption. N'est-ce pas admirable et rare à la fois. Charles Millon saura être tout autant à la hauteur de vos espérances. C'est bien simple, depuis dix ans qu'il est à mes côtés, jamais il ne m'a contredit ou même contrarié. C'est un solide bon sens. Il est aussi peu brillant que vous l'étiez à son âge. C'est un gage de réussite pour votre entente. Me voici donc une nouvelle fois en réserve de la République. Dieu que c'est triste ! Mon talent cherche à s'employer. Je suis prêt à m'investir dans toutes sortes de missions, même les plus modestes. Après tout j'ai bien failli être maire de Clermont-Ferrand. Peut-on imaginer plus sinistre ? Je pourrais, par exemple, être président de l'Europe à défaut d'être celui de la France. Je suis certain que mes partenaires européens n'y verraient que des avantages. Helmut, John, Felipe... sont des amis avec qui j'ai

tuel somme toute assez modeste. Vous m'avez fait battre en 1981. Puis vous n'avez eu de cesse de me faire passer pour un ringard acariâtre et malgré cela, moi, j'ai tenu à ce que vous soyez élu. Qui pourrait nier que j'ai assuré votre succès par mon soutien déterminant. J'ai fait de vous un président de la République française. Le moins que je puisse attendre, c'est que vous contribuiez à donner à l'Europe le président que notre continent attend. Je souhaite avoir sur ce point très rapidement de vos nouvelles. Non pas par de vagues promesses auxquelles vous avez habitude depuis si longtemps toute la classe politique, mais par de véritables décisions. A moins que vous ne me demandiez d'accepter de m'abaisser à exercer la seule charge que je n'ai pas encore connue : celle de Premier ministre. En tout cas je réfléchirai sans doute largement. Après avoir été président, devenir Premier ministre doit être une curieuse expérience. Mais bon, s'il s'agit de l'intérêt de la France, j'accepterai une fois encore. Je pense que, dans ce cas, il conviendra que les choses ne traînent pas tant il me semble évident que le gouvernement de ce pauvre Juppé ne fait pas l'affaire. Quand je pense que je l'ai complimé. Où avais-je la tête ? J'étais devenu trop indulgent ou trop bon ou les deux à la fois. Je certifie qu'on ne m'y reprendra pas de sitôt.

En bref, il faut donc vous dépêcher de me trouver une occupation qui soit digne de mon rang et de mon statut si profondément original dans la vie politique française. D'ailleurs, avez-vous tellement intérêt à mon oisiveté ? A votre différence, vous le savez, je pratique l'écriture. J'ai même écrit un fort bon roman un peu leste qui fut un grand succès populaire. Vous ne voudriez pas que j'exerce mes talents littéraires à vos dépens ? Je suis fort bon également à la télévision. J'aime ce moyen de communication tout à la fois efficace et moderne. Il m'est devenu si profondément familier avec le temps, la pratique et, je dois bien le dire, le talent. Je regretterais de devoir accepter l'une des très nombreuses invitations qui me sont faites pour laisser transparaître quelques critiques à l'endroit de votre gouvernement. A moins que ce ne soit à la radio que je sois conduit à exercer mon art. Souvenez-vous que déjà avec le général de Gaulle, il y a près de trente années, j'avais inventé le « oui-mais ». Compte tenu des circonstances, je ne voudrais pas être conduit à pratiquer le « non-pourquoi-pas » qui serait du plus mauvais effet pour vous. J'attends enfin que vous preniez date sur un certain nombre de sujets qui me tiennent à cœur : l'Europe bien sûr, la baisse des impôts évidemment et les chasses présidentielles. J'ai ouï dire qu'une véritable monstruosité se préparait dans votre entourage. Car je ne peux pas croire qu'une telle initiative vienne de vous : on s'apprêterait à fermer les chasses présidentielles ? Non, vraiment, je ne peux pas croire chose pareille. Il y a pire puisqu'il semble que vous vous apprêtiez à les ouvrir au public. Mais pendant que vous y êtes, faites du jardin de l'Élysée une annexe de la Foire du Trône. Invitez donc le populaire à venir danser au 14-Juillet. Bradez la vaisselle nationale. Vendez le patrimoine de la République. La vérité m'oblige à dire que vous me semblez plus précautionneux lorsque vous n'étiez que maire de Paris. Je ne vous ai pas entendu alors proposer de mettre votre appartement à la disposition des miséreux. Cessez donc ces gadgets. Ils ne vous seront d'aucune utilité. Croyez-en mon expérience qui est grande.

Monsieur le Président et cher ami, j'attends donc un geste de votre part, un geste qui soit suffisamment ample pour signifier à la nation la considération que vous me portez et qu'elle devra me témoigner.

Vôtre,

Valéry Giscard d'Estaing



âgé que moi. Il a soixante-dix ans, j'en ai soixante-neuf. Croyez-moi, une année cela compte, surtout pour un cerveau comme le mien. Moi, oui moi : ancien président de la République, ci-devant président de la Région Auvergne, encore président de l'UDF, battu par Roger Quilliot. Absurde. Insensé. Suicidaire. Il est des moments où l'on se demande si le suffrage universel ne génère pas des effets pervers tels que l'on peut se poser honnêtement la question de sa suppression. D'ailleurs ce fut comme un vent de folie qui a soufflé sur l'Auvergne puisque Anémone fut battue à Chanonat. Oui Anémone à Chanonat. Et Henri dans une obscure commune de la banlieue clermontoise. Voilà donc des gens qui disent aimer l'Auvergne, qui ont la chance de compter dans leur Région l'une des grandes familles de ce monde, les Giscard, et qui décident sur un coup de tête ou un coup de folie de se priver de cette chance, une opportunité qui risque de ne pas repasser avant les prochaines élections. Inouï ! C'est à ne rien comprendre à cette peuplade.

C'est vous dire si j'avais peu le cœur à vous écrire pour vous féliciter. J'étais trop occupé à consoler ma propre affliction pour me disperser sur d'autres sentiments. Finalement, je n'ai eu

beaucoup d'affinité et, de surcroît, je parle anglais, allemand et espagnol. Tout le monde ne peut pas en dire autant, même vous. Je parle également le chinois, le russe et j'apprendrais le tibétain s'il le fallait, même si je reconnais que pour être président de l'Europe cela n'est pas absolument indispensable. Je vous rendrais de grands services à ce poste. J'appellerais au téléphone les chefs d'Etat qui n'ont pas de temps à consacrer au président français. Ne vous vexez pas, mais c'est bien petit la France vue d'Europe. Je donnerais à notre politique étrangère le rayonnement que vous êtes en train de lui faire perdre. Bref, je vous serais un allié indispensable, vous devriez y penser. Oui, je crois que l'Europe serait à ma mesure. Je sens bien que si les Français ne me veulent plus, les Européens brûlent de connaître ce que l'intelligence française a produit de plus brillant.

Et puis, de vous à moi, c'est bien vous qui me devez quelque chose. Je peux bien vous le confier dans le secret de cette correspondance : je n'ai rien oublié, rien de tout ce que vous m'avez fait subir depuis vingt ans. Alors que je vous avais nommé Premier ministre, ce qui était un cadeau exceptionnel compte tenu de votre coefficient intellec-